

LA SAINTETE STEPHANE DANS CARRE NOIR SUR LA RTBF STEPHANE MANDELBAUM ENTRE L'AMOUR ET LA GUERRE

Le film de Gérard Preszow aborde avec beaucoup de tact et de justesse la personnalité complexe du jeune peintre assassiné.

L'histoire de Stéphane Mandelbaum, assassiné à 25 ans a déjà fait couler tellement d'encre qu'on ne sait plus vraiment comment l'aborder. Le fait divers, d'abord, a monopolisé l'attention. En jouant sur les bas côtés d'une route à Namur, des gosses découvrent dans l'anfractuosité d'un rocher le corps sans vie d'un tout jeune gars. On apprend un peu plus tard qu'il s'agit d'un «artiste peintre bruxellois», fils du directeur de l'Académie d'Uccle peintre lui-même. Stéphane, dit-on, a bien été mêlé à une sombre histoire de vol de tableau et victime d'un règlement de compte.

Une sale affaire mais une affaire banale si la victime n'avait montré pendant sa courte vie un tempérament d'artiste hors du commun qui, au moment de sa mort, commence à peine à être reconnu. Depuis, plusieurs expositions, sous l'égide d'une Fondation à son nom, ont familiarisé le public avec cette œuvre presque mort-née mais d'une présence tellement cuisante qu'elle continue de déjouer tous les scénarios.

UNE INTENSITÉ EN COUP DE POING

Quel nom donner, en effet, à cette forme d'intuition ou d'élan qui pousse Stéphane à crayonner tout jeune, souvent à la pointe bic, avec une maturité affective qui paraît ne pas lui appartenir, une conscience lucide jusqu'à la cruauté, des portraits, des effigies d'une vérité saisissante? Bien au-delà du réalisme et parmi les tâtonnements qui sont encore ceux du monde de l'enfance, Stéphane croque inlassablement amis, parents, brèves rencontres ou bien fait des portraits imaginaires à partir de photos entrevues dans des magazines. À chaque coup, on est confondu par l'intensité en coup de poing de ces tronches, de ces profils aigus dont il capte comme nul autre l'identité profonde.

Qu'il s'agisse de ses amis noirs, de parents juifs, de sa femme Claudia, de relations de bistrot, Mandelbaum s'empare d'un seul trait fulgurant de la ressemblance et du poids de l'histoire personnelle à travers celui de l'histoire tout court. Son sens du raccourci, de l'ellipse, surtout, est magistral et nous livre loin de tout psychologisme des «coupes» sans précédent dans la personnalité des uns et des autres.

Ce sont ces œuvres - croquis mêlés d'écrits et de graffitis, gravures, grands dessins, quelques peintures magnifiques mais très noires comme ce jeune homme au sexe éclaté pendu à un crochet de boucher... - que Gérard Preszow aborde aujourd'hui avec tact et pudeur, sans l'ombre de voyeurisme, ce qui était loin d'être évident.

NI LÉGENDE NI MALÉDICTION

Son film, dans la mesure où il n'est pas très explicite (peu de commentaires, les personnages non identifiés ne sortent de l'ombre que pour y rentrer) désarçonnera peut être ceux qui ne sont pas au parfum de cette aventure mais il a le très grand mérite de ne rien dénaturer, de ne rien gommer - pas même les œuvres érotiques très belles et très violentes - et surtout d'éviter l'écueil de la légende et de la malédiction.

Gérard Preszow a fait un film qui sonne irrésistiblement juste, rassemblant éléments épars et matériaux, non pour conduire à une quelconque vérité ou reconstitution mais pour approcher la complexité d'une personnalité pareillement faite de matériaux disparates, antagonistes, aussi tentée par l'amour que par la guerre. Il se contente de poser le problème «Stéphane» en laissant parler l'œuvre, en convoquant aussi quelques très belles photos, en interrogeant brièvement son entourage, en cueillant çà et là une phrase significative.

Ainsi apprend-on et comprend-on beaucoup. Par exemple qu'il en a fallu de peu - mais de quoi au juste? - pour que Stéphane Mandelbaum vive bien plus vieux et continue à dessiner et à peindre.

Léon Michaux (Carré Noir – RTBF – 13/10/93) :

"(...) On n'éviterait pas la banalité en disant que ce jeune homme est mort comme il avait vécu, avec violence au bord d'un abîme permanent.

Cette banalité, cependant, ne serait pas mensongère. Tout le film de Gérard Preszow - « La Sainteté Stéphane (1961-1986) » - souligne une filiation de la vie et de la mort, en laissant percevoir comme blessure béante qu'entre les obsessions de l'œuvre et celle de l'existence, il n'y avait que la distance de l'autodérision.

Cette dérision douloureuse qui rapproche en un voisinage contrenature Mickey Mouse et un bourreau nazi, un camp d'extermination et l'objet cru d'une fellation.

Ce que Preszow capte au travers des peintures, lettres, graffiti ou dessins de Mandelbaum, c'est le vertige de la déchirure, du sang, du sexe et de la débauche ; ce regard en dedans de soi qui recherche et fouille l'éternelle souffrance de l'Holocauste dont l'art ne serait qu'un fragile exorcisme.

Dans ce film passent d'autres ombres qui ont brûlé, elles aussi, leur vie par « la profondeur des abîmes » : Pasolini, Rimbaud, Bacon ou Pierre Goldman ; on pense aussi à Genet « comédien et martyr » selon Jean-Paul Sartre, toutes ces comètes que Mandelbaum rejoint, pendu au crochet de boucher, les mains entourant son sexe éclaboussant le noir et la nuit d'une auréole de sang."